

Lettre de Maurice Toesca à Jean Paulhan, 1958

Auteur : Toesca, Maurice (1904-1998)

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Citer cette page

Toesca, Maurice (1904-1998), Lettre de Maurice Toesca à Jean Paulhan, 1958, 1958.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 14/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15268>

Copier

Information sur la lettre

Date 1958

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025

Mon cher Jean,

Maman n'était pas très souffrante, mais la vie s'en allait d'elle, comme si c'eût été un être animé qui voulait quitter son corps très usé par l'âge. J'aimais tendrement ce corps vieilli et cette âme si gentille et si disposée à fuir. Depuis des mois je sentais, je pressentais cette fin qui est survenue un matin de la semaine dernière, le plus naturellement. Maman s'est éveillée comme à son ordinaire; elle s'est demandée, à haute voix, si mon père se levait, comme il en avait l'habitude. Mon père s'est levé. Maman a dû vouloir se redormir en attendant le retour de mon père. Quand mon père est revenu, - quelques instants après -, maman était sans souffle. Elle n'avait pas bougé. Je l'ai revue. Et j'ai beaucoup souffert. Et je suis plein d'une très profonde

tristesse, - dont, bien entendu, je ne dirai jamais
rien, - sauf à quelques personnes avec lesquels
je me sens lié par le cœur ; - vous êtes de
celles-là, mon cher Jean. C'est pourquoi votre
présence auprès de moi par la pensée m'est
chère, m'est utile. Et je vous en remercie.

J'irai vous voir un jour prochain.

Fidèlement vôtre,

Maurice T.

Mon cher Jean,

Vos lignes ont touché Simone, et moi puis
l'habile. Elle ne peut s'écrire, son avant-bras
droit plâtré. Mais elle ne laisse ce soin.

On lui rouvre la joue (de l'intérieur)
ce matin pour achever la guérison des plaies.
Je souffre beaucoup et c'est elle qui me
réconforte; mais je m'en vends du ridicule
que je me donne d'avoir l'air d'être le blessé.
Pourtant, comment faire? Je dis: "demain"
chaque jour. Et dans ce malheur (petit
tant il aurait pu être grave) je renews
combien un amour vrai, état de vie, a
la vertu d'exciter l'amitié. Vous-même,
Jean, si loin par la distance, avez tu

192
nous faire sentir votre présence. Ah! c'est
que vous savez ce que c'est que la souffrance.
Par-dessus - moi un instant d'être un peu
indécemment d'oser parler de la mienne. L'amitié,
comme l'amour, ne connaît pas la
dissimulation, et vous me voyez toujours tel
que je suis.

Simone est heureuse de votre lettre; elle
me le répète; elle vous sourit.

Affectueusement, mon cher Jean.

Maurice T.

Mon cher Jean,

C'est toujours ainsi : je ne résiste ja, au désir
que j'ai de connaître votre sentiment. Vous me
le direz comme vous l'aurez. Tout crument.
S'il est défavorable, je me consolerais... à la mesquin.
Simone s'en réjouit aussi.

Notre pensée va à vous et à Germaine,
affectueusement.

Maurice